

Aujourd'hier

Le Détrônement de la mort. Journal du Chapitre Los d'Hélène Cixous, Galilée, « Lignes fictives », 78 p.

Abstracts et Brèves Chroniques du temps, I. Chapitre Los d'Hélène Cixous, Galilée, « Lignes fictives », 98 p.

Ginette Michaud

Numéro 251, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77809ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michaud, G. (2015). Compte rendu de [Aujourd'hier / *Le Détrônement de la mort. Journal du Chapitre Los d'Hélène Cixous, Galilée, « Lignes fictives », 78 p.* / *Abstracts et Brèves Chroniques du temps, I. Chapitre Los d'Hélène Cixous, Galilée, « Lignes fictives », 98 p.*] *Spirale*, (251), 68–69.

Aujourd'hier

PAR GINETTE MICHAUD

LE DÉTRÔNEMENT DE LA MORT. JOURNAL DU CHAPITRE LOS d'Hélène Cixous

Galilée, « Lignes fictives », 78 p.

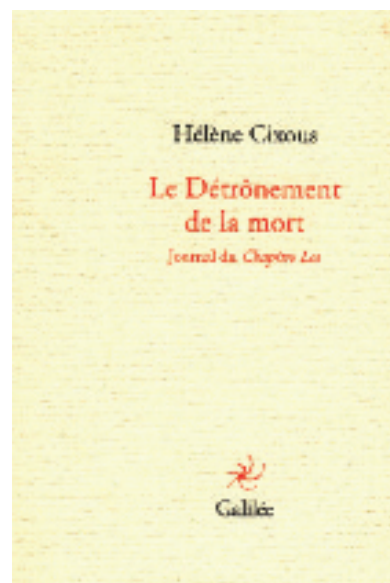
ABSTRACTS ET BRÈVES CHRONIQUES DU TEMPS, I. CHAPITRE LOS d'Hélène Cixous

Galilée, « Lignes fictives », 98 p.

Le hasard fait toujours bien les choses dès que j'ouvre un livre d'Hélène Cixous, avec ses ailes, ciseaux, papier volant. Aujourd'hui (je devrais dire comme elle « *aujourd'hier* »), je me prends à relire *Le détronement de la mort* (Galilée, 2014) et son frère jumeau, *I. Chapitre Los* (Galilée, 2013), paru avec une légère avance comme il se doit pour les êtres gémeaux qui se suivent toujours comme des ombres (d'ailleurs, le *Journal du Chapitre Los* est un peu plus mince [78 p.] que son devancier [98 p.], dont il est l'éclaircieur en quelque sorte). Le *Journal* est le « *shadow book* » du *Chapitre*, ainsi les présente-t-elle, le « livret » du livre, « *son témoin et son double* », tous deux apparentés à la fabuleuse et prolifique lignée du « *Livre-que-je n'écris-pas* ». Il faut donc les lire ensemble, mais séparément, avec le décalage de ton, de timbre assourdi, de nuance dans les teintes qui les distingue. Mais ce qui fait aussi la singularité de ma (re)lecture cette fois, c'est le fait que cette magnifique fable du temps, à l'enseignement du grand Shakespeare bien entendu – car c'est lui qui les fait décoller ces deux-là, dans leur nacelle du rêve littéraire : « *Let them be well used; for they are the abstracts and brief chronicles of the time* » (*Hamlet*, acte II, scène 2) et « *All is lost! Lost!* » (*The Tempest*) –, coïncide avec mon passage par la petite salle du Musée national des beaux-arts de Québec qui accueille l'impressionnante œuvre de Bill Vazan intitulée *xx^e siècle*, une suite de dix grands tableaux multicolores correspondant chacun à une

décennie, avec chaque jour, du 1^{er} janvier 1900 au 31 décembre 1999, inscrit au tampon-encreur, bandes verticales de dates, rouleaux de temps ensuite subtilement peints (à l'exception des décennies « 1910 » et « 1940 » des deux Grandes Guerres, en noir et blanc), superbe mise en espace du temps écoulé.

On ne saurait trouver meilleur compagnon de peinture pour faire écho à la pensée du temps déployée dans ces deux textes de Cixous – comment les nommer avec un peu d'exactitude? Essai, pensée, journal, récit? « *Songe* » plutôt, « *rapport sans aucune hésitation, adressé à personne* » (*Chapitre Los*) –, vaste méditation sur le « longtemps » du temps en ses si brèves vies. Car qu'est-ce que l'âge? « *53 ou 35, qu'est-ce que ça change?* » Quand sommes-nous donc le contemporain des multiples moi qui nous peuplent? « *Cette chanson je la connais, je pourrais remplacer 75 par 50 ou 85, selon le siècle de publication de mes pensées, on pourra laisser un blanc entre avoir et ans, on pourra également ôter avoir, être, bref il me reste cinq ans, quel que soit le siècle, juste le temps* » (*Chapitre Los*). De même, chez Cixous, on a cette chance, ce coup de grâce, de « *s'assurer d'être morts mais pas depuis trop longtemps* », de se donner rendez-vous pour revenir « *la première fois* » après la vie, mais quand sera-ce? Dans cinquante ans, ou trente, ou « *peut-être "quand nous aurons quatre-vingt-dix ans"* »? Elle explicite les « *flèches contradictoires* » du paradoxe de Zénon d'Élée : « *Aurons-nous jamais quatre-vingt-dix ans? Dans*



combien de siècles aurons-nous quatre-vingt-dix ans? Dans combien de rêves? » Naviguant dans l'arche perdue de Los, on détrône la mort, on « *tien[t] ferme [sa] couronne* », selon la phrase-sésame de *Philippines* (Galilée, 2009). Ainsi, « *on ne meurt pas. On va et vient entre deux absences de mémoire* ». À son amant Isaac qui craint la « *vorace vitesse du temps* » et se demande s'il est « *blanc ou noir* », l'amoureuse répond : « *Ton âge dépend de l'endroit où tu es par rapport à moi telle que je te regarde comme tu veux être regardé* », gardant l'image intérieure « *totale et intrinsèque, profondément invariante, qui ne dépend d'aucune vicissitude, et qui est Toi-même* ».

CARLOS ET ISAAC

Il fallait donc qu'ils soient deux, ces doubles, le *Chapitre I*, éternellement premier, et le *Journal*, comme ils sont deux, Carlos et Isaac. Ne cherchez pas de noms derrière ces deux prénoms, ils ne seront pas donnés : Isaac est le nom du secret même, même si ses cils « serrés autour d'un mince regard » le trahissent un peu, Carlos s'abrège en Los, mais en quelle langue, allemand, anglais, espagnol, français, doit-on l'entendre ? Si on l'anagrammatise, il se métamorphose en Sol, figure ombreuse de la solitude, note musicale ou encore le seuil même d'où il s'élève et s'enlève, pur être de lettre (il y a du Blake, du Büchner, du Cortés, du Cortázar, du Donne, du Proust, du Stendhal, parmi d'autres encore, en cet « imaginacteur » : mais il n'est pas interdit d'y deviner aussi un certain Carlos bien réel, disparu le 15 mai 2012, et qui porte ces belles moustaches dont la narratrice décrit si bien les ciseaux, il avait mis toute son œuvre à l'enseigne de « L'âge du temps »).

Entre Isaac et Carlos, il y a tant d'affinités, mais quelques différences sensibles pourtant s'insinuent. Ainsi, avec Carlos, « pas de commencement, pas de dernière scène, pas de catastrophe, pas d'anniversaire, pas de souffrance », pas de séparation, de poison, de poignard, de jalousie, « avec Isaac, oui » (*Chapitre Los*). Entre Carlos et la narratrice, il n'y eut « jamais le mot de mot. Ni, donc, de non-mot », pas de mot qui ait été le premier ni le dernier, « alors que tout le temps d'Isaac il a été question de mots, de mot et compagnie, de mots de vie et de mort, de mots de dire pour ne pas dire, de ne dire que des mots qui disent autrement ce qu'ils ne disent pas ». Carlos est le seul homme qui ne lui « ait pas fait peur avec sa peur. Avec sa mort », qui en riait et feignait la fin, alors qu'Isaac, même s'il est le « fils du rire moqueur [on entend bien le subtil homonyme filigrané ici, « mot cœur »] de sa mère », « garde son rire sous enveloppe. En laisse ». Carlos est « toujours là. Ici », sur le fil d'une phrase imprenable qui file à une vitesse folle, ou dans l'intensité du « ciel bleu mer qui immobilise tout passant et l'épingle dans un cristal d'éternité ». Ils sont donc bien différents, ces deux amants, et pourtant accolés l'un à l'autre, « Carlisaac », « Isaacarlos », comme elle les entremêle dans le *Chapitre*, séparés par le contre-temps qu'elle incarne, elle, entre eux, « le même moi, en dissociation » : « J'ai pu aimer

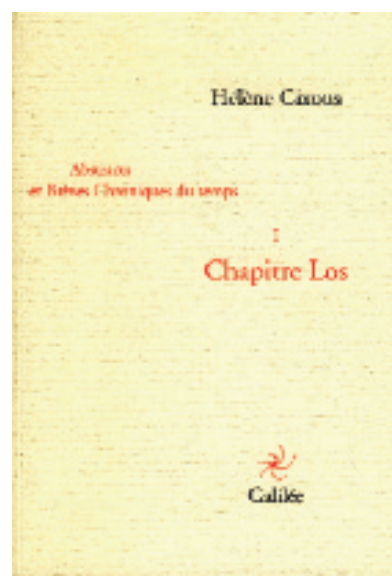
totalemment et à l'absolu deux héros à la fois, simultanément et dissimultanément, je crois avoir pu aimer trois personnes quasi simultanément. Je n'ai jamais aimé qu'Isaac, dis-je. » Qui dit vrai ? Tout est vrai, tout est impossible, c'est selon : l'instant, « la couleur de la passion », « la forme des doigts ».

CAJA 135, ARCHIVES PRINCETON UNIVERSITY

Le détronement de la mort est – c'est la loi chez Cixous où cette pensée est portée au plus haut et imprègne toute sa « famille mentale », de la silhouette familière de Georges Cixous à celles de Kafka, de Philia chatte ou de Giacometti, qui échangent « l'élégance de leur âme, la finesse stupéfiante de leurs colonnes vertébrales » – mort de la mort lorsque, dans le rêve ou la littérature, on se trouve du côté de l'immortalité, où « la mort n'enlève pas la vie aux morts », où l'on échappe aux « cruelles lois diurnes » et que « l'arche à lettres vivantes des morts » – ces lettres dont « on dit que ce sont des fantômes », ce qui « les fait rire », nous avait-elle prévenus dans *Chapitre Los*, car « elles sont tellement plus vivantes que nous, pauvres choses humaines à l'être fatigué, au corps périssable » – s'ouvre et laisse enfin les « lettres parties arriver après la mort. Droit de vie dans la mort. La mort ? Si pleine de vie, de vies ».

Or (je choisis à dessein cet « or », lettre du père), qui peut, mieux que le rêve ou la littérature, traverser le temps, plus encore, refermer un instant la béance de la blessure et retourner « l'absence à l'absence » ? Ici cela prend la forme, très concrète et immatérielle à la fois comme toujours chez Cixous, d'un « ultimythe » de l'archive, en l'occurrence celui la Boîte 135, *caja* non dénudée, contenant la correspondance encore interdite pour un temps aux « lisants », lettres sous scellés, frappées d'« élection » jusqu'en 2021 ou, selon les versions, « deux ans après la mort de l'habitant » : « Un incalculable mélange d'abri et de clôture : sensation merveilleusement étrange : une moi embaumée loin de moi, si c'est "moi", relevée de la mort, enlevée à la vie et à la mort. Retenue. Retenue nue. Mais personne pour lui rendre visite. Il paraît qu'on est bien conservés, nous les fantômes de la Boîte 135, in special vault facilities. »

Alors, le temps ? Seule la littérature répond, sans faille : « Présente », éternellement. Car « ces événements ont une volonté litté-



raire », « un désir d'immortalisation. Ils demandent un présent. Le présent, quel présent ? Il y en a tant, qui se présentent, qui passent » (*Chapitre Los*). Alors, oui, on peut bien dire, comme Joyce avec son *Yes* à tout, son atout qui prend tout et passe : « Comme c'est court un petit siècle. Quelques pages de notes. Il y a cent ans un va-et-vient d'entrées et de sorties dates naissances et morts, mon père mort naît, de là j'entre page 1914 Giacomo Joyce, aujourd'hui page 2014, "aujourd'hui" page 2114, même grandeur miniature de l'épopée, le sujet va mourir, il renonce à tout sauf à écrire » (*Chapitre Los*).

Refermant provisoirement le *Chapitre* et le *Journal*, le livre et son compagnon d'ombre, je ne peux passer sous silence la beauté du prière d'insérer intitulé « À mes lisants » qui présente le *Chapitre Los* et qu'on ne retrouve pas dans les pages intérieures, qui en est une forme adventive, absolument originale, un « instantané symphonique » lui-même détaché comme un pétale « du tout de la fleur du Livre ». Car l'univers du *Livre-que-je-n'écris-pas* est « une infinité de présents » où chaque page-pétale est aussi une fleur, brusquement arrachée par un coup de mort. Mais voilà que surgit le « C'est alors » inattendu, l'instant de sursaut où revient Carlos retrouvé vivant : « La vie que donne la mort, ou plutôt qu'elle rend, cette vie née de la mort, ce serait la littérature ? »